

« De nouvelles difficultés »
Ce qui (se) passe entre pratique et théorie

Jean-Jacques Blévis

Vous connaissez sans doute ce mot d'esprit de Einstein : après l'une de ses conférences quelqu'un lui posa une question sur les rapports entre la pratique et la théorie et il répondit :

« La théorie, c'est quand on sait tout et que rien ne fonctionne.

La pratique, c'est quant tout fonctionne et que personne ne sait pourquoi,

Mais ici, ajoutait-il, nous avons réuni théorie et pratique : rien ne fonctionne et personne ne sait pourquoi... »

Et bien, nous n'allons pas en rester là, même si je vous invite à garder en tête cette boutade d'Einstein qui nous permettra peut-être de « ne pas nous y croire ».

Théorie et pratique, comme le rappelle ce mot d'esprit, c'est une sempiternelle question, y compris bien sûr pour les analystes. Pas l'un sans l'autre, et pourtant ça ne cesse de ne pas aller l'un avec l'autre. « L'analyste doit être au moins deux, celui pour avoir des effets et l'analyste qui, ces effets, les théorise ». Oui, mais il nous faut préciser d'emblée que ce n'est pas de la même place dans un cas et dans l'autre. L'analyste qui théorise les effets produits est lui en position d'analysant. Et c'est au fond ce que Lacan n'a cessé de dire pour lui-même... Il aura, pour sa part, élevé très haut la barre des exigences de théorisation de la pratique, de sa mise en forme. Il les a élevées à un statut éthique qui exige de l'analyste qu'il ait à rendre raison de son acte, sinon disait-il très tôt, « il n'y a pas de limite aux abrasements de la technique par sa déconceptualisation ¹ ».

Lacan, tout en se disant freudien, inventait. Il inventait le savoir issu de sa pratique, un savoir qui a pour le moins pris une certaine consistance. Le problème est plutôt le rapport que nous entretenons avec ce savoir. Comment et d'où en usons nous personnellement dans les cures ? Autrement dit, pour un psychanalyste qui se situe dans une orientation lacanienne, la question qui ne cesse de se poser est d'abord de savoir comment nous subjectivons le savoir su, en l'occurrence celui qui nous est transmis par Lacan, par son œuvre... D'autant que passer par les signifiants de l'Autre², n'implique nullement de reprendre à son compte le chemin qui conduit à ses constructions, aussi pertinentes soient-elles. Lacan l'aura reconnu lorsqu'il parla aux Etats Unis, en disant que, lui, en

¹ Lacan, J, Direction de la cure, *Écrits*, Seuil, 1966, Paris, p.609

² « Vous en passerez par mes signifiants » avait-il dit.

était venu à passer par les nœuds et que d'autres pouvaient bien trouver autre chose, évidemment à condition d'en mettre un coup...

Pour ma part, je dois dire que je retrouve à travers votre proposition – *“l’analyste doit être au moins deux...”*³ – quelque chose de ma première mise au travail à Paris, une relance de mes premières questions. Comme dans une analyse, il y aurait, que nous le sachions ou pas, le retour, ou la retrouvaille au terme du parcours de quelque chose qui était là au départ : oui, ce même quelque chose mais retranscrit, réécrit, quelque chose d'*umschrift* comme s'exprimait Freud dès sa fameuse lettre “52”, du 6 décembre 1896. Nous visons à obtenir une nouvelle traduction du savoir inconscient, et même une invention de savoir, en ce sens qu'il y aurait dans cette réécriture la contingence de ce qui, un instant, cesse de ne pas s'écrire.

Après tout, c'est là quelque chose qui peut se retrouver dans un certain nombre d'expériences qui visent à inventer du nouveau. Un cinéaste majeur comme Nicholas Ray l'exprimait sans prendre de gants :

« Plus je me rapproche de ma fin, plus je tends à réécrire mon début. »

Dans ce nouveau, c'est de l'acte qu'il s'agit. Pour l'analyse, il s'agit de l'acte analytique, comme ce qui est propre à susciter un nouveau désir. La formule de l'acte, vous savez que Lacan y trouve volontiers illustration dans le poème de Rimbaud, *À une raison*.

« C'est la formule de l'acte » dit Lacan et « c'est l'acte de poser l'inconscient. »

Il y a chez Lacan une sorte de tour de force qui consiste à poser que commencer une analyse, c'est bel et bien un acte, mais que cet acte ne peut-être imputé à l'analysant. Lui, l'analysant, a une tâche à accomplir – faire son analyse – mais en un premier temps il est plutôt dans une démission de l'acte qu'il reporte sur le transfert, c'est à dire sur le sujet supposé savoir. Mais du coup, faire reposer l'acte du côté du psychanalyste, c'est radicalement le reporter plus loin encore en amont, à un autre commencement, celui où l'analyste-analysant est devenu analyste. Vous voyez que chez Lacan au moins, toute l'opération tourne autour de ce point, celui où il s'agit de l'acte de poser l'inconscient. On comprend alors mieux pourquoi l'analyste, dans cette lecture, fait partie du concept de l'inconscient.

L'écrit est paradoxalement une dimension dont nous ne pouvons nous passer dans l'expérience de l'analyse. Non seulement pour rendre compte des effets de l'acte lui-même jusqu'au terme de la cure mais aussi à l'autre extrémité de l'expérience, à son début, comme ce qui en conditionne la possibilité elle-

³ Colloque organisé à Buenos Aires, les 11 et 12 avril 2014, par le cartel composé de Pura Cancina, Guillermina Diaz, Liliana Donzis et Daniel Paola, sous l'intitulé : « l'analyste doit être au moins deux... ».

même. Car si dans une analyse, comme Freud le fait valoir à son “interlocuteur impartial”, entre l’analysant et l’analyste, « il ne se passe entre eux rien d’autre que ceci : ils parlent ensemble⁴ », il n’en reste pas moins que sans l’écriture de Freud, sans son œuvre écrite, il n’y aurait plus depuis longtemps ni psychanalyse, ni psychanalyste. Bien entendu le transfert à Freud, notre transfert, continue, et l’écrit y laisse une trace qui est l’un des effets et l’une des conditions tout à la fois de l’acte analytique.

L’acte est au départ et à la fin de toute l’expérience de l’analyse.

Lacan n’a cessé d’insister sur l’importance de ce que le dire produit, qu’il y a dans le signifiant quelque chose qui résonne, qui fait des vagues, mais il ne résonne et agit que pour autant qu’il est porté à l’écriture. Cette écriture laisse des traces sur le corps, et ce sont les pulsions qui sont grammaticalement concernés, non sans relever que Lacan aura attendu longtemps avant de formuler autrement, contre les analystes anglais, ce qu’il entendait par pulsion : « ils ne s’imaginent pas que les pulsions c’est l’écho dans le corps du fait qu’il y a un dire. »⁵

L’*umschrift* de Freud toucherait non seulement le refoulement mais, au-delà, le mode d’intrication, de nouage, des pulsions elles-mêmes.

Comme l’indiquait Isodoro Vegh, citant Lacan en exergue de la conférence de Borges qu’il publia naguère, « Lalangue n’est efficace que lorsqu’elle passe à l’écrit. » J’ajoute qu’il s’agit bien là dans ces mots de Lacan de “lalangue”, en un seul mot, et non de la langue en deux mots, comme malheureusement cela a été traduit dans la version française de cet ouvrage.

L’acte analytique et ses effets ont directement à voir avec la question de la théorie. Et plutôt que de parler de théorie, sans doute serait-il plus pertinent avec Lacan d’user du terme de savoir. Les théories analytiques ne sont pas des connaissances, mais du savoir dont nous avons à nous demander à chaque fois quel rapport ce savoir entretient avec l’inconscient d’un sujet, puisque l’inconscient est un savoir.

La distinction essentielle est bien sûr celle qui distingue le savoir su, celui que l’on trouve dans les livres de psychanalyse, celui qui court ici et là, et le savoir insu, celui qui échappe au sujet et qui ne se manifeste que dans lalangue du parlêtre à qui l’entend.

Comment chaque analyste se débrouille-t-il dans sa pratique des théories qui l’habitent plus ou moins consciemment, surtout si nous gardons en tête le conseil de Freud qui est d’aborder chaque nouveau cas comme si c’était le premier ? Comment s’en arrange-t-il en écoutant pour la première fois un

⁴ Freud.S, *La question de l’analyse profane*, Gallimard, Folio essais, 1985, Paris, p.33.

⁵ Lacan.J, *Séminaire XXIII, Le sinthome*, Seuil, 2005, Paris, p.17.

analysant ? Jusqu'où peut-il prendre quelques écarts avec ces théories implicites qui sont en lui, les oublier, et se mettre à l'écoute de la parole de son analysant pour en recevoir le savoir insu dans ses propres mots ?

C'est ce qui arrive lorsque le savoir insu de l'analysant vient secouer l'analyste qui parfois peut en quelques mots qui le plus souvent lui échappent ou d'un silence éloquent lui faire écho de ce qu'il en a entendu à sa plus grande surprise. Précisons que la surprise est d'abord pour l'analyste et parfois pour l'analysant lorsque l'interprétation a fait des vagues chez lui. C'est alors que nous pouvons parler d'acte analytique. Cet "entendre" touche exactement à ce qui fait que l'analyste est devenu analyste et qu'il continue à se tenir à cette place. C'est là pour moi le point du désir de l'analyste en acte, dans sa différence absolue. C'est à chaque fois une manière différente, la plus singulière qui soit, de donner corps au transfert et appui à la parole qu'un analysant peut y trouver.

Je pense par exemple à un analysant qui est venu me parler car il ne cessait pas de se faire mettre à la porte de partout. Et dès le deuxième entretien préliminaire – qui en fait se révéla après coup être déjà le temps d'une véritable première séance, ce signifiant - « se faire mettre à la porte » - est devenu à notre insu le signifiant du transfert. Lorsque relatant à l'analyste les circonstances de la séparation de ses parents alors qu'il était enfant, il s'y est pris à plusieurs reprises pour corriger sa version initiale qui était que son père avait quitté sa mère pour une autre femme. Difficilement et surpris lui-même, il finira par me dire qu'en fait c'était elle qui l'avait mis à la porte, sans même pouvoir faire le lien entre son symptôme et le savoir inconscient portant sur la scène primitive. Inutile d'ajouter qu'il m'adressa à plusieurs reprises le sentiment qu'il avait parfois que je le poussais vers la porte de mon cabinet... Il ne s'agit pas pour moi d'en dire plus à propos de cet analysant si ce n'est de mettre en avant la place de l'acte analytique et de ses effets dans la mise en jeu du transfert. Mais il me paraît important d'ajouter que bien souvent la mise en acte du transferts » s'opère autour d'un ou deux signifiants qui portent ce transfert, mais ces signifiants peuvent rester insus pour une longue durée de l'analyse. Mon expérience me montre qu'ils font souvent retour dans l'analyse, sous une forme ou une autre, parfois longtemps après le début de la cure.

De Freud à Lacan, et pour chaque psychanalyste, l'histoire d'une analyse est aussi l'histoire de ce qui y aura résisté... La résistance n'a lieu que du transfert. C'est certes une formulation qui déplace apparemment celle de Lacan qui, lui, parlait de la résistance de l'analyste mais qui a pour avantage, me semble-t-il, de mettre l'accent sur le lieu et le temps de cette résistance. Si nous prenons au sérieux le fait que l'analyste fait partie intégrante du transfert, cette formulation ne fait que confirmer ce que soutenait Lacan.

Souvenons nous que Freud termine son parcours sur ce qui ne cesse pas de résister dans les cures, pour en situer le lieu double : d'une part un refus du féminin que Freud retrouvait jusqu'au terme de son travail, aussi bien chez

l'homme que chez la femme, et d'autre part sur ce qui, de la force des pulsions, reste indomptable. D'où la nécessité dans l'analyse d'y revenir à plusieurs fois, pour ne pas en rester à l'*unendlich*, à du "sans fin".

Il est remarquable qu'aussi bien Freud que Lacan, même si c'est en des sens différents, en viennent à poser le rapport à la pulsion comme ce qui est en question à la fin d'une cure, comme ce qui persiste à résister et reste énigmatique. Une question en rapport avec l'économie des jouissances d'un sujet. Sans doute est-ce par ce point d'excès où toute pulsion partielle se révèle à la limite participer de la pulsion de mort, que nous le percevons le plus radicalement. Il y aura toujours avec la pulsion quelque chose d'*unendlich*.

J'avais écrit, dans mon texte préparatoire à notre colloque de Paris (2010), qu'il était étonnant que personne à ma connaissance n'ait relevé et pris au mot la remarque de Lacan concernant la difficulté particulière que soulevait la nécessité pour l'analyse de la *durcharbeitung* freudienne. En effet, lors de cette même dernière séance du séminaire du 24 juin 1964, et après avoir formulé sa question : « Comment un sujet qui a traversé le fantasme fondamental radical peut-il vivre la pulsion ? »⁶, Lacan indique que la boucle – de l'analyse – doit être parcouru plusieurs fois, et que c'est la seule manière de rendre compte du terme de *durcharbeiten*, la nécessité de la perlaboration, dans l'après-coup de l'acte qui, lui, opère dans l'instant, en prélevant un signifiant refoulé. Rien ne permet de constater que l'acte à lui seul soit suffisant à ce que ce signifiant s'inscrive et touche au corps.

Alors qu'à juste titre, cette ultime séance des "quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse" a suscité force lecture de nombre d'analystes lacaniens, interrogeant Lacan sur cet énigmatique au-delà de l'analyse au regard de la pulsion, aucun, à ma connaissance, n'a souligné que Lacan ajoutait immédiatement qu'il ne traiterait pas ici de cette question « parce que cela introduirait, disait-il, de *nouvelles difficultés*, et que je ne peux pas tout dire, s'agissant ici seulement des fondements de la psychanalyse.⁷ »

Je relève donc que ces difficultés ont bien à voir, aussi bien chez Freud que chez Lacan, avec la pulsion – c'est à dire avec ce que Lacan nomme, à ce moment là, *la réalité de l'inconscient*, c'est à dire avec les différents modes de jouissance d'un sujet.

J'ajoute que, pour ma part, je ne sache pas que Lacan ait repris ensuite cette question laissée ici à l'état d'un constat. Certes nous savons bien que Lacan nous a habitué à ne pas reprendre les questions qu'il avançait dans les mêmes termes et qu'il s'autorisait des déplacements et de nouvelles nominations dans la façon qu'il eut de relancer tout autrement un certain nombre de questions problématiques, comme cela a été le cas, par exemple, avec la sublimation.

⁶ Lacan, J, *Séminaire XI*, Seuil, 1973, Paris, p.245.

⁷ Idem, p.246.

La pulsion est à ce titre emblématique de cette façon de faire avec les concepts freudiens. En effet, avec Lacan, il n'est plus question de quantitatif ni même de biologique. Si l'inconscient est structuré comme un langage, la pulsion, elle, a d'abord été analysée selon la structure grammaticale qui détermine les différentes modalités de la demande dans le rapport à l'Autre. Mais difficulté supplémentaire : à partir du moment où l'inconscient est appréhendé au plus près de *lalangue*, au plus près du réel que la *lalangue* présentifie, alors l'inconscient n'est plus d'abord régi par la grammaire. Quid de la pulsion dès lors que le savoir abordé devient celui qui vient du réel, et non plus seulement du refoulement ?

Pourtant il y a toujours un repère constant dans l'abord lacanien qui est *le dire* oublié derrière ce qui se dit, qui est pourtant le seul moyen dont nous disposons avec l'analysant pour interpréter. L'analysant en dit toujours plus qu'il ne croit, et c'est avec l'équivoque que nous pouvons faire résonner *lalangue*, produire un savoir qui s'ignorait. Quelle orientation peut rendre compte de ce travail nécessaire de la perlaboration dans l'analyse ? Serait-ce d'abord une opération d'écriture et de nomination – une écriture de type borroméen ? - qui viserait à nouer différents modes de jouissance du sujet ? Un nouage du féminin et du masculin pour un même sujet qui serait au plus près d'un nouveau "destin des pulsions" pour une sublimation une fois encore à reformuler depuis les impasses de Freud et les suspens de Lacan sur cette question⁸?

Je ne suis pas loin de le penser. Je vous adresse la question laissée ouverte par Lacan lui-même.

⁸ Dès le commentaire de Jean Hyppolite (1955) sur la *Verneinung*, Lacan avait écrit en note : « Nous entendons donner un jour à ce terme (de sublimation) sa stricte définition pour l'analyse » (*Écrits*, Le Seuil, p.881), pour ensuite ajouter au moment de la publication des *Écrits* : « Promesse tenue depuis (1966). » Promesse tenue avec "L'Éthique de la psychanalyse" : « La sublimation élève un objet à la dignité de la Chose ». Lacan y revint encore longuement, en 1968-69, dans "D'un Autre à l'autre". *Last but not least*, ce ne fut pas le dernier mot, à croire que la « stricte définition » se laissait désirer. Je suppose que la solution aux difficultés passait, pour Lacan, par l'abandon même du terme de sublimation. Mais la question devait se trouver déplacée – c'est mon hypothèse - avec l'introduction du *sinthome*. Terme qui porte en puissance un potentiel de création à partir du point de folie – de réel – qui habite tout parlêtre.